# Écouter pour engendrer

## Plan de l'exposé

Introduction

1. L'écoute dans les Écritures
   a. Quelques exemples signifiants – Approche conceptuelle et organique
   b. L'exemple du Christ – Approche christologique
2. Approche pratique
   a. Étude de cas
   b. Reprise réflexive
3. Approche théologique
   a. Christianisme et humanisme
   b. Cas du cours de religion

Conclusion

## Introduction

La présente contribution est le fruit d'une réflexion qui s'est enrichie tout au long de l'année 2017 depuis mon intervention à Mons le 19 janvier à la demande de la pastorale scolaire du diocèse de Tournai pour éclairer théologiquement son projet « À l'écoute des jeunes aujourd'hui ». Différents apports, qu'ils soient de mon initiative ou qu'ils résultent des ateliers et échanges avec les publics rencontrés par après à Marche-en Famenne le 2 octobre ainsi qu'à Orval et Maredsous ces 27 et 28 novembre sont venu compléter le contenu initial, ce dont rendent compte les nombreuses – et parfois longues – notes de bas de page.

Saurons-nous nous mettre à l'écoute de notre propre tradition, celle qui – que nous le voulions ou pas – a forgé notre culture occidentale ? « Tradition » ! : le mot est piégé. Il faut donc le déminer[1]. Il y a la tradition avec un petit « t », celle qui a véhiculé une série de vérités à croire – celles que nous avons « entendues » au catéchisme –, celles qui véhiculent des croyances et des opinions religieuses, celles qui se présentent sous le visage de pratiques religieuses dites « immémoriales » et luisent encore pâlement sous le mode d'un « on a toujours fait comme ça ». N'en déplaise à une certaine Église, elles sont relatives et ne contribuent qu'à former une image mentale de Dieu sans atteindre au cœur de la foi qui se

[1] À Mons Michel Desmarets, responsable de l'équipe diocésaine de pastorale scolaire du secondaire, avait souligné le soupçon assez répandu du personnel pédagogique des écoles qui « accepte de s'intéresser au projet mais en déplore souvent le fondement spirituel ou du moins s'en inquiète et demande à vérifier ».

tient puissamment mais si discrètement au cœur de la Tradition avec un grand « T ». Cette foi est élévation de l'homme à lui-même à l'écoute de la Parole avec un grand « P », croissance humaine au contact de nos semblables qui, souvent involontairement, nous la transmettent. « Transmettre » : la Tradition est transmission, non de *contenus*, mais d'une *expérience* inouïe de rencontre *et* de son intelligence ; elle est venue jusqu'à nous de cette foi qui « soulève les montagnes » (Mc 11, 23). C'est de cette Tradition-là dont je veux vous entretenir[2]. C'est elle qui m'a préoccupé tout au long de mon travail de thèse consacrée à Joseph Moingt qui n'a de cesse de la sonder pour en retrouver les intuitions les plus authentiques, cachées sous la lettre d'un dogme au langage vieilli et sous des pratiques qui appartiennent bien souvent au fond religieux commun de l'humanité sans vraiment se laisser traverser par ce grand courant de la Tradition qui cherche notre écoute et attend notre libre adhésion. C'est pourquoi je vous parlerai de la pensée de Moingt en fin d'exposé car sa définition du christianisme est à même d'éclairer mon propos.

Celui-ci est tout entier de théologie fondamentale – celle qui réfléchit aux fondements de la foi. Il se découpe en trois temps comportant chacun deux mouvements inversés. Dans le premier temps, j'approfondirai d'abord le sens du mot « écoute » dans les Écritures (point de vue conceptuel et organique) ; puis, je proposerai un exemple possible de qualification théologique de l'attitude d'écoute de Jésus (point de vue pratique). Le second temps étudiera d'abord deux cas d'écoute que je juge vraiment « pastorale » dont je retirerai ensuite quelques réflexions plus théoriques. Comme annoncé, le troisième moment opérera une reprise du propos à l'aide de la réflexion théologique de Joseph Moingt. Deux moments, théorique et pratique, s'y succéderont également.

## 1- L'écoute dans les Écritures

### *(a) Quelques exemples signifiants*

Du point de vue étymologique, le terme « écoute » puise dans la plus ancienne tradition juive. Sa mention éminente se trouve en Deutéronome 6, 4 – juste après la seconde mention du décalogue :

שְׁמַע יִשְׂרָאֵל יְהוָה אֱלֹהֵינוּ יְהוָה׃ אֶחָד׃

*Shemaʿ Yisrā'ēl YHWH elohénou YHWH eḥāḏ*

« écoute Israël, l'Éternel [est] notre Dieu, l'Éternel [est] un »

[2] C'est elle que j'ai retrouvée dans le *Livre Blanc du Projet « À l'écoute de jeunes aujourd'hui »* lorsque j'y constate des appels réguliers lancés à l'humanité malgré ses différentes croyances (p. 23) ou religions (p. 35).

De ce verset dérivent toutes les conceptions et pratiques fondamentales du judaïsme dont la prescription, première entre toutes, est de mettre ce verset en pratique dans l'amour de Dieu, ainsi que les versets 5 à 9 l'expliquent. Nous sommes, en fait, en présence de la profession de foi et de la prière fondamentale du judaïsme. Dans chacun des quatre évangiles, on retrouve Jésus reprenant ce verset en le présentant comme le premier de tous les commandements (Mc 12, 29-30 ; Lc 10, 27 ; Mt 22, 37 et Jn 10, 22-31), sauf qu'il y joindra indissociablement le précepte de l'amour du prochain (*infra*).

Une conséquence fondamentale se dégage : la tradition judéo-chrétienne est spécifique en cela-même qu'elle situe l'acte d'écouter au cœur de la façon de s'approprier la Révélation car celle-ci est précisément « Parole ». Il n'en va pas de même dans les religions en général, à mystères en particulier – grecques entre autres – où tout le dispositif repose sur l'acte de *voir* Dieu[3]. Dans les religions au sens habituel du terme, tout est attendu d'une apparition de Dieu, d'une vision ultime[4]. Dans l'Ancien Testament, on voit au contraire l'histoire de la Révélation se construire tout entière selon un esprit de mise en garde contre la vision de Dieu présentée comme exceptionnelle et dangereuse (Gn 32, 31 ; Ex 3,6 ; Jug 6, 23). Dans sa rencontre avec Yahvé au Sinaï, il est dit que Moïse ne pouvait voir Dieu face-à-face mais seulement de dos (Ex 33, 20-23). Et le texte applique d'ailleurs significativement l'expression « face à face » à un « parler », pas à un « voir » : « Yahvé *parlait* à Moïse *face à face*, comme un homme parle à son ami » (Ex 33, 11). Lorsque Philippe lui demande « montre-nous le Père » (Jn 14, 8), Jésus répond, « qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9), renvoyant par-là la vision de Dieu à l'au-delà eschatologique car « personne n'a jamais vu Dieu » (Jn 1, 18) sauf celui qui vient de Dieu (Jn 6, 46). D'aucuns penseront encore à la réponse de Jésus à l'apôtre Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; heureux ceux qui croient sans voir » (Jn 20, 29). Par ailleurs, il importe peu de savoir à quoi ressemblait Jésus[5] – encore moins de voir le Dieu qu'il appelle « Père » – mais de nous centrer sur ce qu'il a dit et fait. Or, ses paroles et ses actes nous sont connus depuis les origines par tradition orale, rapidement consignée à travers quatre « paroles écrites » – les évangiles – dont le chrétien est appelé à *écouter* le récit des événements. Écouter la Parole, c'est écouter une histoire que plusieurs ont déjà racontée avec des accents différents parce qu'ils l'ont déjà eux-mêmes entendue différemment.

[3] *Theological Dictionary of the New Testament*, p. 217-218.

[4] Un jeune l'exprime dans le *Livre Blanc* : « Pour avoir confirmation de son existence, on aimerait le voir » (p. 29).

[5] *Ibid*., p. 219.

Une brève recherche dans les Écritures fait aussi apparaître les éléments suivants :

1° – *Écoute et civilisation*. Lors de ma petite recherche étymologique relative au terme « écouter », j'ai aussi découvert l'influence d'une signification bien précise du verbe « écouter » sur l'anthropologie de l'Ancien Testament[6]. Dans l'égyptien ancien, l'écoute joue un rôle essentiel dans le *processus éducatif* en ce qu'elle transforme un individu en un membre important de la société. Celui qui apprend à écouter s'intègre au groupe social. Écouter est donc une pré-condition de la civilisation. À l'inverse, l'interruption de la communication est associée au chaos. Paradoxalement, l'épisode de la tour de Babel (Gn 11, 1-9) montre que l'uniformité du langage et l'homogénéité du peuple ne constituent pas un gage de bonne communication puisque Dieu brouille le langage des hommes qui construisent une ville pour se faire un nom. La vraie communication réside donc dans la diversité des langues et des nations. La conséquence est claire : celui qui ne sait pas écouter n'existe pas car il n'est plus relié aux autres[7].

2° – *Écoute et foi*. Faisons un pas de plus en reliant l'écoute et la foi car, dans la Bible, l'écoute de la Parole fait toujours naître la foi. St Paul le dit en se plaçant du côté de l'homme : « La foi naît de l'audition » (Rm 10, 17)[8]. Deux éléments importent donc d'emblée : l'audition et la naissance. D'où mon choix délibéré de parler d' « engendrement ». Lorsque l'homme biblique écoute la Parole de Dieu, il naît à lui-même, il s'engendre à ce qu'il est. St Paul disait lui-même qu'il engendrait d'autres à la foi par l'Évangile en faisant clairement dépendre cet engendrement d'une relation de type filial, en aucun cas d'un rapport d'enseignement de maître à élève (1 Cor 4, 15). Jésus aussi, bien-sûr, j'en parlerai. Transposé à la problématique qui nous rassemble aujourd'hui, nous comprendrons que le jeune qui écoute la parole de l'adulte naît à lui-même, il acquiert la foi en lui et peut-être, par son entremise, la foi en Dieu.

3° – *Écoute et action*. Enfin, dans la Bible, écouter est présenté comme l'*action* par laquelle l'homme se met en correspondance avec la Parole. Et si l'on sait encore que cette Parole invite l'homme à se mettre lui-même sur le chemin d'un salut, on comprendra que

[6] *Theological Dictionary of the Old Testament*, p. 256-258.

[7] L'expérience conduite à Marche-en-Famenne le 2 octobre 2017 dans l'atelier consacré à la valeur du respect a été très instructive de ce point de vue : la diversité et l'entrecroisement des paroles, volontairement organisés, ont bien mis en lumière la nécessité de mettre en place un certain nombre de règles d'écoute, sans quoi la communication devient rapidement source de malaise, de ressentiment et de frustration.

[8] *Vocabulaire de théologie biblique*, p. 309.

l'écoute est un acte de réception active d'un appel d'ordre éthique qui convoque ma liberté[9] : écouter, c'est déjà mettre en pratique (Mt 7, 15-29)[10]. L'homme n'est pas juste du fait de chercher Dieu par la *pensée* ou par la *vision* mais en raison de son *écoute* qui passe à l'action[11]. Telle est la foi : répondre activement à une Parole, non pas se forger une image ou une croyance sur Dieu. C'est dans ce sens précis que Paul parle de l'*obéissance* de la foi (Rm 1, 5 ; 16, 26). Mais ce qui fait que l'obéissance n'est pas soumission, c'est que la réponse de la foi s'inscrit dans le schéma – fondamental entre tous – d'une alliance dont la Bible fait le récit intégral et qui fait de l'écoute de la Parole un acte d'amour[12]. C'est pour exercer l'amour que l'homme écoute la Parole (Mic 6, 8). C'est en cela que l'écoute qualifie la condition de « disciple » car celui-ci est appelé à écouter Jésus en conformant sa vie à la sienne[13]. Écouter le Maître, c'est s'attacher à lui en tant que personne, ce n'est pas appliquer une doctrine enseignée[14]. Or, dans l'amour, la loi n'est jamais extérieure mais elle est tapie au fond de notre être (Jr 31, 33). Vue sous cet angle, l'obéissance se présente comme une disponibilité intérieure à la Parole qui permet d'entrer dans l'alliance. Réciproquement, faire alliance, c'est faire confiance que la Parole que j'écoute va me permettre de découvrir moi-même la loi qui se trouve au fond de moi. Dimension éminemment personnelle de l'écoute dans notre Tradition que je reprends à présent sous un angle christologique.

*(b) L'exemple du Christ*

Comment Jésus écoutait-il ? Qu'est ce que cela engendrait chez son interlocuteur ? Je pourrais examiner l'un ou l'autre cas précis mais cela serait réducteur et partial. Cela demanderait aussi une étude narrative détaillée du texte choisi qu'il n'est pas possible de réaliser dans le cadre de la présente intervention. Surtout, je tiens à rester dans l'optique d'une approche fondamentale qui m'a été demandée. C'est pourquoi il me paraît plus intéressant de qualifier théologiquement l'attitude de Jésus en situation d'écoute, de chercher à dégager sa

[9] *Theological Dictionary of the New Testament*, p. 220.

[10] *Vocabulaire de théologie biblique*, p. 309. Dans ce passage matthéen, l'écoute active est érigée en modèle de « l'homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc » (v. 24). Les foules reconnaissent d'ailleurs dans les paroles de Jésus une autorité nouvelle, bien différente de celles des scribes (v. 29).

[11] *Theological Dictionary of the New Testament*, p. 218.

[12] *Vocabulaire de théologie biblique*, p. 855. Ce lien de l'écoute à la pratique de l'amour a été souligné, entre autres, au cours de l'atelier tenu par l'ASBL « SOS villages d'enfants » tenu lors des journées d'Orval et de Maredsous organisées à l'attention des directions pour les diocèses de Namur et Luxembourg les 27 et 28 novembre 2017. L'initiative – portée par ladite ASBL – visant à créer dans les écoles des espaces « bisou et câlin » permettant aux enfants et aux parents de se quitter ou se retrouver avec humanité en est une réalisation très concrète qui rappelle qu'aucun être humain ne peut grandir sans le témoignage d'un amour effectif.

[13] *Ibid.*, p. 1260.

[14] *Ibid.*, p. 291.

façon d'être, son style relationnel. Un théologien bien connu s'y emploie depuis plusieurs années : Christophe Theobald. Je retrace les grandes lignes de sa proposition[15].

Comme d'autres théologiens, Theobald commence par se demander pourquoi Jésus n'a rien écrit et constate que ce sont d'autres qui écrivent à son sujet. La réponse est la suivante : parce que Jésus donne la priorité à la rencontre d'autrui et laisse ce dernier la raconter librement – ce dont les évangiles sont la trace. Pour Theobald, ce « passage de l'absence d'écriture à un nouveau type d'écrit »[16] est révélatrice d'une manière unique et nouvelle d'être en relation que l'auteur appelle « hospitalière » et qui constitue aussi un nouveau type de sainteté dans le contexte religieux et culturel de l'époque[17]. Alors en quoi cette hospitalité de Jésus est-elle unique ? Deux éléments la déterminent dans les récits évangéliques : Jésus est distant par rapport à sa propre existence (p. 61) en se mettant en posture d'apprentissage – il se fait lui-même disciple – et il le fait avec quiconque (p. 65), avec le « tout-venant » (p. 61). Ce faisant, il crée un « espace de liberté autour de lui tout en communiquant […] une proximité bienfaisante [qui] leur permet de découvrir leur propre identité et d'y accéder à partir de ce qui les habite déjà […] et s'exprime subitement dans un acte de "foi" » (p. 62). Si Jésus n'écrit pas, c'est parce qu'il ne se recommande pas lui-même[18] ; par contre il révèle son identité en révélant son interlocuteur à lui-même. C'est en ce sens que l'absence d'écrit commande une nouvelle manière d'écrire – les évangélistes apparaissent eux-mêmes en retrait de leur propre écrit – et de lire le texte – car leur retrait vise à créer l'espace pour une rencontre directe entre le lecteur et Jésus (p. 115). J'ai remarqué avec bonheur que Theobald relie explicitement le dessaisissement de soi et la posture d'apprentissage au « travail éducatif » (p. 61) de la Sagesse dans la Bible. Or, de quoi un jeune a-t-il besoin si ce n'est d'avoir en face de lui un adulte capable d'éveiller en lui sa propre capacité à devenir adulte tout en se retirant pour que cela advienne ?[19]

---

[15] C. THEOBALD, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en postmodernité* (Cogitatio fidei, 260 et 261), Paris, Cerf, 2007 et 2008, p. 55-107.

[16] *Ibid.*, p. 59.

[17] Sans que je puisse le développer, l'auteur montre aussi que ce style hospitalier de Jésus confirme qu'il est bien le Messie attendu (style messianique) – ce qui montre que le salut se joue dans nos relations ! – et qu'il apporte quelque chose de définitif à celui qu'il rencontre (style eschatologique) – à savoir la conviction « du prix incomparable de son existence » (p. 90), ce dont les jeunes aujourd'hui doutent énormément.

[18] Lors de la journée de Mons, un praticien de l'improvisation – Eric Leloir – nous a parlé de la figure du « cabotin », le cabotin étant, lors d'un match d'improvisation, le jouteur qui cherche à tirer la couverture à lui-même, empêchant ainsi les deux équipes de construire une histoire ensemble.

[19] J'ai retrouvé cette posture d'apprentissage dans les premières pages du *Livre Blanc* : « être prêt à se laisser interpeller voire déranger par les questions que se posent les jeunes » (p. 7).

La Tradition avec un grand « T » a légué à notre culture un « monde relationnel, ouvert grâce à la sainteté "hospitalière" du Nazaréen, [qui] est d'un accès aisé et n'exclut personne » (p. 68)[20]. Si l'audition de la Parole fait naître la foi (*supra*), c'est parce que la Parole est d'abord une manière d'être en relation. Voilà en quoi l'approche de Theobald conforte, à mon sens, l'approche conceptuelle proposée précédemment. Lorsque Jésus écoute et parle, il « éveille et révèle chez ses interlocuteurs un "élémentaire" chaque fois absolument unique » (p. 70). C'est son style hospitalier qui confère à Jésus son *autorité* – j'y reviendrai ! – car en lui, le tout-venant perçoit aisément la concordance des pensées, des paroles et des actes (p. 71). C'est encore ce même style qui engendre les personnes à elles-mêmes car elles découvrent en elles la même capacité d'hospitalité ouverte et sans limite que celle que Jésus leur communique en les rencontrant (p. 74). Chacun peut alors se découvrir la même aptitude à quitter sa propre place pour se mettre à la place d'autrui – ce que traduit et révèle la « règle d'or » de l'Évangile : « Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux » (Mt 7, 12), règle accessible à tous et que chacun peut s'approprier librement de manière unique. Écouter revient alors finalement à « voir et entendre, *dans* ce qui est entendu et vu, l'invisible et inaudible concordance de quiconque avec lui-même » (p. 83).

## 2- Approche pratique

### *(1) Étude de cas*

La pastorale de la santé offre un bel exemple d'écoute évangélique. Philippe Bacq – récemment décédé –, penseur et théoricien de la pastorale d'engendrement, se souvient de la qualité des soins qu'il a reçus en 1992 lors de son opération d'une tumeur à la langue[21]. Plus que la souffrance physique, notre témoin explique que la souffrance touche en fait à l'*identité* de la personne car celle-ci perd l'image qu'elle avait d'elle-même avant la maladie ainsi que ses repères affectifs, sociaux et charnels. Au bout de l'épreuve, il y a le sentiment de ne plus servir à rien, de n'être plus rien ! Dans ce contexte, y-a-t-il encore une *Parole* avec un grand « P » qui puisse redonner sens à la vie ? L'entourage va-t-il trouver et oser cette parole lorsque le malade se plaint ou se met à agresser, ce qui est fréquent, mais ce qui traduit surtout – il faut s'en souvenir – que le malade éprouve le non-sens comme aucune personne valide ne pourra le faire. C'est pourquoi l'entourage se gardera bien de donner un sens à la souffrance

[20] À Mons, mon exposé fût précédé par celui, historique celui-là, d'Anne Leblanc, conseillère au service d'études du SeGEC. Celle-ci souligne la nécessité, pour l'enseignement catholique, d'être au clair sur une vision bien précise de la société à transmettre aux jeunes.

[21] *Quelle place pour la spiritualité dans les soins* ?, Actes du Symposium du samedi 31 janvier 2009 organisé par les équipes d'aumônerie et le service pastoral du CHC, inédit.

du malade à sa place puisque lui n'en trouve aucun. Cette parole ne serait pas une parole d'écoute mais une intrusion. Philippe Bacq s'empresse de préciser, à raison, que le Christ n'a jamais donné aucun sens à la souffrance dans les évangiles. Il a même cherché à l'éviter : « Père, si tu peux, éloigne de moi cette coupe » (Mt 26, 39). Bien plus, il l'accompagne et la guérit. Le Dieu des chrétiens n'envoie aucune maladie ni souffrance, il la combat. Une parole d'écoute ne cherchera donc pas à justifier la souffrance mais aidera à la traverser pour amener le malade à une nouvelle qualité de vie en l'aidant à dépasser l'image qu'il avait de lui. Tel est l'*engendrement* que j'ai d'emblée relié à l'écoute lors de l'approche fondamentale. Si la réaction de l'entourage est souvent faussement rassurante – « ça va aller, tu vas guérir, tu pourras reparler, j'en suis sûr », etc. – c'est parce qu'une peur subsiste, celle de vivre la même chose un jour ! Cette peur empêchera celui qui écoute d'engendrer celle qui doit être écoutée, c'est-à-dire de la libérer pour découvrir une identité plus profonde que l'image de l'homme vaillant d'avant la maladie ou de l'homme dégradé et inutile de la maladie. Philippe Bacq dit avoir été vraiment écouté quand un visiteur, plutôt que de le rassurer par des généralités, lui a tenu un discours de vérité[22] : « *Je ne sais si tu pourras reparler ou pas, mais ce qui est important pour moi, c'est que tu puisses vivre ce que tu auras à vivre le plus dignement possible, parce que tu sais, un jour viendra où, d'une manière ou d'une autre, nous serons à ta place. Si tu vis dignement ce que tu as à vivre maintenant, tu nous aides pour ce jour-là* ». Et Bacq de laisser entendre – à travers le témoignage d'une autre malade rencontrée à l'hôpital – que le vrai visiteur de malade n'est pas celui qui arrive au nom de sa fonction d'aumônier proposer une prière ou un sacrement mais avec une parole qui marque son intérêt pour la façon dont le malade traverse son épreuve et cherche, souvent inconsciemment, à approfondir son identité. Car seule cette parole fera « autorité »[23]…

En guise d'intermède entre les deux cas envisagés, il m'est apparu utile d'étudier brièvement l'étymologie du terme « *autorité* » – étymologiquement *auctoritas* –. L'autorité est ce qui fait grandir (*augere*), ce qui aide à devenir auteur de sa propre vie. Elle est reçue

[22] À Mons, un intervenant a insisté sur l'importance pour l'éducateur de pouvoir passer du modèle du « plaire » à celui du « discours vrai » à l'endroit du jeune.

[23] À travers cette parole, c'est un chemin d'épanouissement de la personne souffrante qui redevient paradoxalement possible. Dans son introduction le 2 octobre à Marche-en Famenne, Jean-Pierre Merveille – conseiller CoDIEC pour le SedEF – a circonscrit la valeur de l'épanouissement en la définissant comme une acceptation de nos « imperfections », mais aussi comme une « traversée » et une « célébration de nos victoires ». L'atelier consacré le même jour à cette valeur a, en outre, bien mis en avant que cet épanouissement dépendait aussi de la « bienveillance » du *regard* porté sur toute personne, souffrante ou non. La valeur de la bienveillance se trouve aussi au cœur du projet pastoral 2017-2018 développé par le service « Oxylierre » (Maison diocésaine de l'enseignement de Namur) où elle prend la forme humoristique d'un appel à vivre la « B-attitude » dans les écoles.

d'une personne là où le pouvoir provient de l'institution[24]. D'après Emile Benveniste – spécialiste français de la linguistique générale et des langues indo-européennes –, cette racine *augere* confère à l'autorité une triple fonction d'engendrement (l'*auctor* prononce une parole d'origine), de conservation (l'*auctor* est garant d'une transmission) et de différenciation (l'*auctor* s'assure de l'autonomie progressive de celui qui en bénéficie). En ce dernier sens, l'autorité est vouée à disparaître ; *l'auctor* est destiné à s'effacer, à renoncer à sa position (*supra*)[25]. C'est donc, ici aussi, la relation qui prime sur le statut et qui différencie l'autorité du pouvoir toujours en quête de se maintenir. L'étymologie du terme « autorité » renvoie, lui aussi, à cette idée de l'effacement qui ouvre l'autre à la croissance[26].

Sans vraiment quitter ce propos, revenons donc à la jeunesse avec ce génie de l'éducation que fût Don Bosco. Ce dernier a pratiqué longuement et esquissé brièvement ce qu'il appelait le « système préventif ». Celui-ci repose sur le présupposé que l'éducateur, s'il veut éduquer – c'est-à-dire *ex-ducere* : faire sortir, donner une identité – doit se mettre en situation d'autorité et non de pouvoir sur le jeune[27]. Alors comment Don Bosco engendrait-il ? Comme tout éducateur le sait, les premiers instants d'une rencontre avec un jeune sont déterminants. Un schéma se dégage chez Don Bosco qui entre souvent en relation avec un jeune en lui posant trois questions : quel est ton prénom (identité) ? D'où viens-tu (passé - racines) ? Que sais-tu faire (avenir - projet) ?[28] En outre, pour Don Bosco, le jeune doit non seulement être aimé mais aussi savoir qu'il est aimé[29]. Le rôle de l'affection était pour lui primordial en éducation. Mais il articule l'affection avec la raison. C'est pourquoi il fixait aussi des objectifs ambitieux à ses jeunes alors qu'ils étaient délinquants et perdus pour la plupart. Il s'en donne les moyens en ouvrant lui-même des ateliers de formation professionnelle. Ce faisant, il postulait l' « éducabilité » de tout jeune, le tout étant de trouver le bon moyen[30]. L'ensemble est

[24] Anne Leblanc a insisté sur la crise actuelle de la transmission causé par une évolution des modèles d'autorité et principalement expliquée par l'émergence chez les jeunes des questions et des requêtes de sens.

[25] Lors des journées d'Orval et de Maredsous, l'atelier tenu par l'ASBL « SOS villages d'enfants » a insisté sur la nécessaire visée d'autonomisation qui doit habiter toute démarche d' « aide au développement ».

[26] C'est ce sens que j'ai retrouvé également dans les fondamentaux du *Livre Blanc* lorsque celui-ci appelle à une nouvelle démarche pastorale qui vise à offrir l'Évangile comme un don « en se libérant du désir de faire entrer […] dans le parcours bien défini du chrétien type » (p. 8).

[27] Ce système inclut pleinement la possibilité pour l'éducateur d'interdire en tant qu'attitude parfaitement complémentaire à celle de l'écoute, élément capital également évoqué par un intervenant à Mons.

[28] Pour un exemple, voir la rencontre de Don Bosco avec le jeune Barthélémy Garelli dans T. BOSCO, *Don Bosco*, Paris, Cerf, 1981, p. 121.

[29] *Ibid.*, p. 266.

[30] La conviction et l'expression ont également été reprises par un directeur d'école lors de la journée de Mons. Dans son allocution prononcée lors de la journée de rentrée du SeGEC du 25 août 2017 à Louvain-la-Neuve, Vincent de Coorebyter a mis en cause le discours critique sur l'école inégalitaire. En cherchant trop à « s'adapter au monde présumé des enfants des classes populaires au lieu de mobilier leurs ressources

conforté par un troisième pôle – la religion – qui n'a de valeur, pour Don Bosco, que si elle permet d'humaniser l'approche des questions existentielles que porte un jeune[31]. L'écoute du jeune passe donc par la triple prise en compte de sa dimension affective, raisonnable et spirituelle.

Les salésiens et salésiennes de Don Bosco cherchent depuis lors à actualiser le système préventif de leur fondateur dans les contextes de vie les plus variés[32]. Pour Jean-Marie Petitclerc, salésien de Don Bosco français bien connu pour son travail dans les banlieues, l'autorité de l'éducateur doit conduire le jeune à effectuer différents passages qui sont autant de deuils[33]. Deuil d'une image idéalisée de l'adulte afin de le devenir lui-même alors qu'il constate que les adultes ne sont pas parfaits[34]. Deuil d'une image idéalisée de lui-même – ce qui nous renvoie au propos de Ph. Bacq – alors que le jeune, nous le savons, accorde une énorme importance au regard des autres. Deuil d'une part de rêve pour faire *naître* un projet ou apprendre à négocier avec la réalité sans briser le rêve. Deuil, enfin, d'une représentation enfantine d'un Dieu tout-puissant forgée dès la petite enfance. Non, Dieu ne peut pas tout à

---

intellectuelles », ce discours a contribué à un renoncement massif, alors qu'il postulait l'éducabilité de tous les enfants.

[31] L'approche intégrale du jeune a plusieurs fois été évoquée à Mons. Par Anne Leblanc lorsqu'elle a évoqué l'existence, dans l'histoire des modèles éducatifs, d'une vision « holistique » du jeune incluant le savoir mais aussi la morale, le sport, les arts et la musique. Don Bosco recommandait aussi le souci du corps et de l'expression en éducation. De manière générale, sa volonté de « former de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens » est bien connue. Cette préoccupation se trouve d'ailleurs au cœur du 5ème axe de développement pour les écoles proposés par la FESeC – « construire le vivre-ensemble dans les écoles » – auquel le projet « Écoute des jeunes » est rattaché.

[32] Leur pédagogie serait davantage à ranger du côté de celle des Frères des écoles chrétiennes que du modèle « concurrentiel » jésuite, ainsi qu'Anne Leblanc les a présentés comme les deux grands axes d'une tradition éducative catholique.

[33] La thématique peut aussi être abordée sous l'angle d'une réflexion relative à la disparition des rites de passages dans nos sociétés, point souligné par Michel Desmarets dans son introduction à la journée de Mons. Lors du temps spirituel proposé aux participants de la journée de Maredsous du 28 novembre 2017, le père Abbé a mis en lumière comment Jésus, perdu et retrouvé à l'âge de 12 ans au Temple parmi les Docteurs de la Loi (Lc 2, 41-50), fît lui-même cette expérience d'être écouté par ces derniers alors qu'il « croissait et se fortifiait, se remplissant de sagesse » (v. 40). Le rôle éducatif des abbayes à travers l'histoire occidentale fût aussi rappelé fort à propos par le père Abbé.

[34] Le point a été mis en lumière par un intervenant à Mons : « l'adulte doit oser dire qu'il n'a pas la solution même, et surtout, quand le jeune exige la performance de l'adulte ». La question rejoint aussi un débat qui a eu lieu avec le public sur le sens de l'autorité en tant qu'exigence de *cohérence*, davantage que de *performanc*e, adressée à l'adulte. Enfin, l'imperfection de l'adulte peut aussi résider dans sa propre difficulté à écouter. Un autre intervenant l'a évoqué fort à propos : « quelle est la qualité d'écoute entre acteurs pédagogiques au sein même de l'école ? ».

l'image du bébé qui exige son biberon ; à nouveau, il ne dispense pas davantage de l'épreuve, comme par magie, mais aide à la traverser (*supra*)[35].

*(2) Reprise réflexive*

Dans les deux exemples évoqués, le visiteur de malade ou l'éducateur concèdent une mort à eux-mêmes afin de se rendre disponible à toute personne, éléments fondamentaux de la sainteté hospitalière de Jésus (*supra*). Le visiteur de malade se dessaisit de sa peur de mourir et se met à apprendre du malade, lequel découvre un sens plus profond de son existence dans cet espace ainsi ouvert. L'éducateur salésien se dessaisit de lui-même en se rendant proche par l'affection *et* en pariant que *tout* jeune peut apprendre à construire son projet de vie s'il s'en donne les moyens[36].

Une phrase de Michel de Certeau – jésuite français, philosophe et historien qui a soutenu la nature foncièrement créatrice et résistante à la conformité de tout être humain – me vient à l'esprit et servira de conclusion intermédiaire :

> « Tout éducateur expérimente cela, si vraiment il donne la parole à qui doit prendre la parole à son compte. Dérouté par le devenir de son œuvre, il découvre en son fils, en son élève ou en son "dirigé", le visage méconnaissable qu'il croyait façonner à son image. Il y discernera pourtant l'accomplissement de son propre dessein, une naissance à laquelle il travaillait sans pouvoir encore la mesurer. Ce visage l'invite à méditer le mystère d'un amour fidèle à sa loi. "Si le grain ne meurt..." »[37].

Faisant un retour réflexif sur son propre témoignage, Bacq estime que la façon dont il a vécu la maladie – et pas la maladie elle-même car elle n'a pas de sens ! – l'a fait entrer dans une vie plus authentique. Il en a retiré la conviction que cela était plus important que de « réussir sa vie » au sens ou nous l'entendons au quotidien. Un désir de relation plus profond et appuyé s'est fait jour et a pris le pas sur celui de trouver son identité à travers des activités ou un statut social. J'en retire que lorsque l'écoute permet à la personne de découvrir le sens qu'elle a pour les autres, c'est alors qu'elle a réussi à engendrer la personne à ce qu'elle est en profondeur : un être humain capable d'apporter quelque chose à son entourage en dépit de sa

[35] Sans surprise, le *Livre Blanc* fait droit à ses images religieuses instinctives de Dieu chez les jeunes : « Moi, je crois qu'il décide du destin de chacun » ; « Quand on voit tous les malheurs […] pourquoi Dieu n'empêche pas ça ? » (p. 31) – ; mais de nombreuses réflexions laissent aussi transparaître l'existence chez eux d'un chemin de purification de ces images : « je ne crois plus en ce Dieu comme avant suite à une série de faits » (p. 33).

[36] Il en résulte une confiance en soi du jeune que Don Bosco cherchait à susciter.

[37] M. DE CERTEAU et Fr. ROUSTANG, *La solitude* (Christus), Paris, Desclée de Brouwer, 1967, p. 25.

situation physique ou mentale[38]. Cette attitude est dans la droite ligne de l'attitude hospitalière de Jésus qui s'intéressait à la personne et à la qualité de sa foi afin de la décentrer de sa souffrance, de sa situation sociale ou de ce que dit la loi religieuse, pour la recentrer sur sa dignité d'être humain en relation et toujours en devenir.

Une vie authentique – que Don Bosco souhaitait ardemment pour ses jeunes –, c'est celle qu'a vécue et pensée à longueur de jours un autre grand témoin de la Tradition chrétienne avec un grand « T » : Marcel Légaut. J'ai redécouvert avec émerveillement que Légaut faisait du dessaisissement de soi la condition essentielle de réalisation de ce qu'il appelle « l'œuvre de notre vie »[39]. Mais en lien plus direct avec notre propos, Légaut définit le « prochain » comme celui à qui il faut « donner la réalité de quelqu'un qui existe vraiment en soi »[40]. Mais pour nous faire nous-mêmes le prochain de l'autre, il faut d'abord naître à soi-même, c'est-à-dire acquérir « l'autonomie de la vie personnelle […] dégagée de tout égocentrisme »[41], ce qui suppose d'avoir osé rencontrer notre propre dénuement. Nous en trouverons la figure exemplaire dans la réalité du Christ en Croix[42], qui n'est en rien la mort du Fils exigée par le Père, mais l'événement fécond d'une fidélité à soi-même – autre notion capitale chez Légaut – par laquelle Jésus a poussé « son hospitalité par rapport à tous au prix de sa vie, restant jusqu'au bout dans une posture d'apprentissage et de dessaisissement de soi »[43]. Pour Légaut, il ne peut être possible d'entrer dans l'expérience qu'a vécue le Christ qu'à la condition de s'approfondir soi-même au préalable. Cette grande intuition rejoint le propos de Theobald lorsqu'il dit que Jésus ne révèle son identité que lorsque son interlocuteur a découvert la sienne propre à son au contact (*supra*).

## 3- Approche théologique

En introduction à mon propos, j'ai présenté la Parole de Dieu comme moteur de l'élévation de l'homme à lui-même. Je l'ai rappelé aussi en évoquant l'apôtre Paul sous l'angle de la naissance de l'individu à la foi. Avec l'attitude hospitalière de Jésus, j'ai achevé de présenter le caractère éminemment relationnel de l'anthropologie chrétienne. De plus, les témoignages de Bacq, Don Bosco et Légaut sont venus confirmer que l'*épanouissement*

[38] Un jeune le dit explicitement dans le *Livre Blanc* : « La relation […] pose une question qui […] est le socle des autres valeurs de la société […] : comment à mon tour, je peux être une rencontre, initier des relations, apporter des choses » (p. 59).

[39] M. LÉGAUT, *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, Paris, Cerf, 2011[4], p. 117.

[40] M. LÉGAUT, *Travail de la foi*, Paris, Seuil, 1962, p. 101.

[41] *Ibid*., p. 104.

[42] *Ibid*., p. 118.

[43] C. THEOBALD, *Le christianisme comme style*, p. 74.

chrétien se joue au creux d'un alliage serré entre approfondissement et dessaisissement de soi. En ce sens, le christianisme se présente bien plus comme la Révélation d'une éthique nouvelle que comme l'apparition d'une nouvelle religion avec ses lois, préceptes, codes et rites sacrés. Au final, la Révélation chrétienne se manifeste comme un vaste projet d'humanisation[44]. Un théologien, plus que d'autres, a saisi cette intuition cardinale vivant au cœur de la foi chrétienne : Joseph Moingt. C'est pourquoi je poursuis mon propos en visitant brièvement sa pensée. Comme auparavant, je repasserai ensuite par un questionnement pratique en mettant les pieds dans un sujet délicat, à savoir celui de la place du cours de religion à l'école.

*(1) Christianisme et humanisme*

Moingt présente l'événement Jésus-Christ comme une « évolution capitale de l'humanité »[45]. Lorsque Jésus prend ses repas avec les pécheurs (Mt 9, 11), quand il guérit le jour du sabbat (Lc 6, 6-11) ou qu'il enseigne que l'impureté ne se trouve pas dans la nourriture mais dans ce qui sort de notre bouche (Mt 15, 11), il relativise l'obéissance à la loi religieuse. L'homme ne cessera d'ailleurs d'être en conflit avec les autorités religieuses du judaïsme dont il dénonce les prétentions hégémoniques. Lorsqu'il meurt en Croix, c'est encore au nom de la religion qui le condamne pour blasphème envers Dieu. Par contre, Jésus soutient qu'il n'est pas possible d'aimer Dieu si on n'aime pas son prochain et sa résurrection révèle le pardon gratuit et inconditionnel de Dieu. Que signifie tout cela ? Moingt y voit un double changement[46] :

- *Passage de la loi religieuse à la loi éthique* : désormais, la moralité est désacralisée du fait même d'être séparée de la religion. La loi nouvelle est celle de la charité et elle s'exerce à partir de la conscience même de l'individu guidé par l'unique double commandement de l'amour de Dieu et du prochain qui « résume la totalité de la révélation »[47] ;

[44] Le thème de « l'humanité de Dieu » est devenu un lieu commun de la théologie des dernières décennies – signe que notre tradition cherche à en revenir à ses fondamentaux. Cf. J. MOINGT, *Dieu qui vient à l'homme*, t. 1, p. 473.

[45] J. MOINGT, *L'homme qui venait de Dieu*, Paris, Cerf, 1993, p. 472-473.

[46] Cf. J. MOINGT, *L'homme qui venait de Dieu*, p. 478-489.

[47] Ce premier élément renvoie à l'universalité de la règle d'or, mise en valeur par Theobald (*supra*). Moingt en fait le cœur de la Révélation chrétienne : « Le royaume de Dieu […] relève de la "règle d'or", non d'un devoir de religion, mais d'un devoir d'humanité : traiter les autres comme j'aimerais être traité par eux. Cette règle, totalement indéterminée, est livrée à notre désir, elle n'a pas d'autre mesure que l'humanité de Dieu reconnu comme le Père commun de tous les hommes ; […] » : J. MOINGT, *Dieu qui vient à l'homme*, t. 2/2, p. 979.

- *Changement de sujet* : il ne s'agit plus d'adorer *Dieu* dans un culte mais d'aimer le *prochain* en qui se trouve désormais l'absolu de Dieu. La révélation s'accomplit donc en promotion du sujet. La charité devient « principe de salut » auquel aucun acte de religion ne peut suppléer et le salut libération de la religion car il ne s'agit plus « de se vouer à Dieu mais de se dévouer pour le prochain ».

Ce double changement vient accomplir l'attente humaine la plus ancestrale – celle que l'on retrouve en fait dans toutes les religions – à savoir le désir de s'accomplir en tant qu'être humain. Telle est la définition que Moingt accorde à ce vieux terme de la Tradition : le salut. En effet, celui-ci a toujours été espérance d'une délivrance, d'un accomplissement[48] – dirions-nous, en termes modernes, d'un « épanouissement » ? Une conséquence capitale se dégage : l'Évangile accomplit un mouvement historique de sortie de la religion en révélant un humanisme nouveau dont la loi n'est pas religieuse mais spirituelle et éthique. Cet humanisme nouveau est accessible à tout être humain, quelles que soient sa race, sa culture et sa religion[49]. L'accueil de la différence se trouve donc au cœur d'un grand projet de communion universelle fondée sur la charité et la fraternité humaine[50]. Les valeurs de « solidarité » et de « partage », souvent exaltées par notre culture, n'en sont que les expressions modernes mais cachent mal leur provenance évangélique. Notre culture occidentale a été façonnée par le christianisme, et sous son aspect de religion, et sous l'influence de l'Évangile qui y a déposé son souffle d'humanité. L'humanisme de l'Évangile cherche à construire un monde ouvert sur la totalité de l'humanité en même temps qu'à faire disparaître les inégalités, l'instinct de domination, et les séparations de toutes sortes entre les hommes, dont celles imposées par les frontières ou les différences sociales[51]. La spiritualité de l'Évangile entraîne à passer de la

[48] J. MOINGT, *Croire au Dieu qui vient*, t. 1, *De la croyance à la foi critique*, Paris, Gallimard, 2014, p. 60, 101 et 133-134.

[49] Le thème de la « rencontre », plusieurs fois évoqué dans ce dossier, pourrait bien *in fine* qualifier en partie, quoi que substantiellement, l'essence du christianisme : l'annonce de la foi ne consiste pas, pour l'Église, à attirer tout homme vers « sa religion », mais à aller vers le monde en pure gratuité pour y répandre la nouvelle loi de charité révélée – parce que vécue – par le Christ. Ce souci de la rencontre justifie, d'un point de vue évangélique, le dynamisme de la « mission » chrétienne, à condition qu'elle soit soucieuse de ce grand projet d'humanisation et ne soit pas l'alibi à une logique expansionniste, comme l'Église s'y est malheureusement aussi adonnée au cours de l'histoire. À Orval et Maredsous, l'atelier proposé par l'ASBL « Main dans la main » (dont l'ASBL « Maboko lisanga » est le partenaire congolais) s'inscrit admirablement dans ce dynamisme évangélique bien compris.

[50] À Marche, au cours de l'atelier consacré à la valeur de l'accueil, un intervenant a rappelé bien à propos que l'accueil de l'autre était rendu bien difficile, voir impossible, si son histoire personnelle – et donc ce qui lui a été *transmis* – n'était pas prise en compte. La remarque fait écho à la pratique éducative de Don Bosco (*supra*).

[51] Le dossier préparé par les équipes d'animation pastorale des Directions Diocésaines de l'Enseignement Catholique de Lille, Arras et Cambrai en collaboration avec les équipes de pastorale scolaire des diocèses de Tournai et Namur-Luxembourg intitulé « Mille petits riens pour vivre un Noël du cœur » – présenté lors des

visibilité de la religion à l'invisibilité du culte rendu « en esprit et en vérité » (Jn 4) ; mais elle transforme aussi la visibilité de la religion instituée désormais appelée à s'exprimer par une « vie de foi » – expérimentée à travers l'exercice de la charité sous la conduite de la conscience personnelle. Saint Paul avait parfaitement compris la subversion apportée par le Christ :

> « Paul s'est efforcé de mettre cette vision en pratique dans ses communautés, […] mais il leur confiait la mission de vivre en société, au milieu des autres, comme chacune vivait à l'intérieur de soi-même, sans discrimination. […] et il préparait l'évolution des sociétés antiques, si fortement cloisonnées, vers un nouveau type de société, fraternelle et ouverte : ce fut, c'est la contribution de l'universel chrétien à celui de l'humanisme, […] » (*Dieu qui vient à l'homme*, t. 2/2, p. 573).

Les valeurs les plus souvent défendues par notre culture – accueil de la différence, solidarité, partage, souci de l'égalité, épanouissement…et écoute ! – tiennent toutes à cette universalité chrétienne insufflée dans notre culture par la règle d'or[52]. Trois d'entre elles – accueil, respect et partage – se réfèrent à l'aspect de dessaisissement de soi, tandis que la valeur d' « épanouissement » renvoie au dynamisme de l'accomplissement, sauf que – je l'ai précisé – la foi chrétienne lie les deux mouvements (*supra*)[53]. Elles sont contenues en germe dans la prédication de Jésus dont la singularité fût, à cet égard, d'inscrire l'annonce prophétique du Royaume de Dieu au cœur de l'appel porté par la philosophie grecque de l'époque à l'*humanitas*, à ce sens de l'individu et de l'humain. Cette « connexion originaire »[54] entre la Révélation chrétienne et la philosophie trahit une même vocation d'unifier l'humanité en même temps qu'elle indique la complémentarité profonde de la foi et de la raison. Ceci me conduit à examiner la problématique du rapport entre cours de religion, d'un côté, et cours de philosophie et de citoyenneté, de l'autre côté.

---

journées des Directions des 27 et 28 novembre 2017 à Orval et Maredsous – s'inscrit pleinement dans la ligne de cet humanisme de l'Évangile qui a fécondé notre culture occidentale.

[52] En introduction à la journée de Marche, Jean-Pierre Merveille a très justement posé l'enjeu qui consiste à considérer ces valeurs comme des « références signifiantes » et non des « valeurs bateaux ». À mon sens, c'est précisément leur provenance évangélique qui leur confère ce sens au sein de notre culture et, singulièrement à l'intérieur de nos projets éducatifs.

[53] Manquerait-il une valeur fondamentale dans cette énumération si l'on veut faire droit au christianisme dans le domaine éducatif ? La question fut posée à Marche. Sans doute le *pardon* mériterait-il une attention particulière à cet égard. Il est en effet facteur de paix et d'épanouissement aussi bien pour la personne qui l'accorde que pour celle qui le reçoit. De ce fait, il rouvre nécessairement la porte à l'accueil de l'autre et stimule incontestablement l'esprit de partage et de solidarité.

[54] L'usage du terme « *Logos* » par Jean et la toute jeune théologie à sa suite manifeste ce nœud qui scelle l'alliance entre la théologie et la philosophie en régime chrétien : cf. *Dieu qui vient à l'homme*, t. 2/2, p. 964-965. Pour la référence commune à l'« *humanitas* » : cf. *Croire au Dieu qui vient*, t. 2, *De la foi critique à la foi qui agit*, Gallimard, 2016, p. 75, 101, 251, 427 et 484.

*(2) Et le cours de religion dans tout ça ?*

La dernière observation est capitale. Elle signifie que la foi ne doit jamais se méfier de la raison car elles sont liées depuis les origines chrétiennes. Théologie et philosophie peuvent s'épauler au service d'une même tâche d'humanisation, chacune pour sa part, la première réfléchissant au précepte évangélique de l'amour du prochain et du sacrifice de soi, la seconde promouvant le respect de l'individu et une éthique de la responsabilité envers autrui :

> « Le salut chrétien est aidé par l'humanisme à chercher le bien de l'homme tout entier déjà dans le temps présent, et l'humanisme a besoin de l'Évangile pour porter l'idée de la dignité humaine au plus haut niveau, […] » (*Croire au Dieu qui vient*, t. 2, p. 427).

Qu'il soit de religion ou de philosophie et de citoyenneté, tout *cursus* scolaire est invité à faire droit à cette alliance insécable entre une pensée de l'homme et de la société d'un côté, de la foi et de la tradition chrétienne, de l'autre côté. Entrer dans cette clairvoyance, c'est se prémunir contre la réflexion binaire et des options exclusives. Un cours de religion qui se prive d'une réflexion humaniste risque de se réduire à un catéchisme tandis qu'un cours de philosophie et citoyenneté coupé des racines chrétiennes de notre société occidentale perd la trace de l'élan donné aux « valeurs » qu'il veut penser et dont il veut vivre.

La plupart du temps, le cours de religion est déjà naturellement porté vers l'éducation à la philosophie et à la citoyenneté[55]. En cela, il fait droit à cette rencontre originaire de l'humanisme évangélique et de la philosophie. Si ce cours de religion a tant évolué depuis quelques décennies, c'est parce que cette même connexion originaire a inscrit dans la culture du chrétien la capacité à se laisser interpeller par les multiples évolutions de mentalité touchant aux croyances et à la vie en société. Sous son angle *humaniste*, le christianisme possède cette capacité de remise en question et de renouvellement. Ce qui suscite alors la méfiance, voire l'hostilité, des défenseurs d'un remplacement pur et simple du cours de religion est à trouver, à mon sens, dans le visage passé du christianisme en tant que *religion*. Car l'attitude dominatrice de l'Église sur la société et sa volonté passée de diriger les consciences se sont aussi inscrites dans la culture qui, désormais, légitimement les rejette. Les ouvrir à la dimension humaniste de l'Évangile, leur faire percevoir que celui-ci est un partenaire de leur propre visée « éducative » constitue alors un enjeu prioritaire en vue d'une réconciliation qui me paraît indispensable pour l'avenir, non seulement de nos écoles, mais de notre civilisation.

[55] La reconnaissance de l'égalité des professeurs de religion avec ceux de morale en vue de l'accès au cours d'EPC dans le cadre du volet 2016-2020 de la réforme n'est que justice au regard de ce constat.

Trouvera-t-on suffisamment d'acteurs dans les milieux de l'enseignement pour faire comprendre aux uns et aux autres que le cours de religion a pour vocation de faire réfléchir à la pertinence culturelle du christianisme interagissant avec les cultures et des mouvements de pensée et que le cours de philosophie et de citoyenneté ne sera jamais en mesure de démontrer l'esprit critique dont il se prévaut sans se l'appliquer à lui-même en opérant ce *distingo* capital entre le christianisme selon qu'on considère son influence comme *religion* ou comme *Évangile* ? Il faudrait pour cela penser un projet global réunissant tous les acteurs concernés pour réfléchir de façon critique à cette complémentarité de toujours[56].

## Conclusion

L'approche de théologie fondamentale que je vous ai présentée a souligné l'importance de l'écoute dans notre tradition éducative car l'écoute est au cœur de notre civilisation judéo-chrétienne. Tout notre modèle éducatif a été formé à partir de l'écoute de l'élève à l'endroit du maître et de la relation qui en résulte[57]. J'ai mis en évidence son lien fondamental au dynamisme de l'engendrement car la Bible fait de l'écoute la condition première de la naissance de la foi. Avec Theobald, j'ai montré que l'engendrement de la foi portait surtout le fruit d'une naissance à soi-même, à sa propre identité et que cette naissance à soi s'originait

[56] De ce point de vue, l'interdiction faite à terme d'enseigner la religion et l'EPC dans la même école heurte le consensus recherché sur cette base. Elle ne se justifie qu'au nom d'une conception idéologique de la « neutralité » et installera une logique de « vis-à-vis » entre professeurs de l'une et l'autre discipline. Le risque d'un sentiment de dévalorisation n'est pas à exclure non plus pour le professeur obligé de multiplier les implantations et de vivre, corrélativement, une intégration difficile dans les équipes pédagogiques d'écoles où ils ne fera que passer.

[57] C'est précisément ce modèle multiséculaire de transmission des savoirs que la nouvelle culture de l'accès numérique direct à la connaissance vient remettre en cause. Philippe van Meerbeeck en rend compte comme suit : « Les étudiants se cachent derrière leur écran qui fait obstacle à la transmission. […] Je continue à penser qu'il faut maintenir un mode de transmission du savoir qui soit oral, qui ne passe pas par de l'écrit, du numérique, du virtuel car, dans l'oral il y a, entre celui qui dit et celui qui écoute, quelque chose qui passe qui n'est pas numérisable, objectivable, répétitif, qui constitue un temps de vérité […] » : cf. interview dans *L'entreprise et l'homme*, 2017/3, p. 16. On peut dès lors sérieusement s'interroger sur la réforme envisagée du Pacte pour un enseignement d'excellence instaurant un « tronc commun » dont le contenu semble remettre à ce point en cause les *Humanités* - transmission des savoirs de base et d'une culture générale - au profit de « domaines d'apprentissage » exclusivement déterminés par une logique individuelle d'appropriation par l'élève. Dans une conférence prononcée en 2011 à la demande du CePPecs et du SeGEC, Marcel Gauchet explique en quoi l'acte d'apprendre ne pourra jamais se passer de la dimension de *transmission*. L'auteur montre aussi qu'une erreur a été commise des deux côtés du problème : la pédagogie de la transmission s'est concentrée sur les contenus à l'exclusion de la dimension subjective de l'acte d'apprendre ; la pédagogie de l'apprentissage, évacuant tout dimension de *tradition*, n'a pu en retenir la dimension intersubjective et s'est alors réduite à un accès purement méthodologique et individuel à la connaissance. Un nouveau compromis doit alors s'instaurer entre transmission et apprentissage : transmettre concerne plus que des contenus et apprendre n'est pas qu'affaire de compétence ou de connaissance individuelle dégagée de l'oralité du rapport intersubjectif.

dans un style relationnel hospitalier que nous lègue la Tradition chrétienne et dont on trouve des traces nombreuses dans notre culture même lorsque celle-ci rejette la *religion* chrétienne.

Le témoignage de Philippe Bacq et l'exemple éducatif de Don Bosco n'en sont que deux parmi d'autres, innombrables. À l'exemple de Jésus qui y a cru jusqu'au bout, nous sommes héritiers de cette hospitalité qui nous pousse à nous dessaisir de nous-mêmes pour que l'autre (le malade, le jeune) augmente – c'est-à-dire devienne « auteur » (*auctor*) de sa vie – en trouvant son identité. Notre Tradition nous a ainsi légué une manière d'exercer l'autorité qui nous décentre de nous-mêmes et fortifie notre interlocuteur en l'ouvrant à une vie plus authentique, à condition cependant de répondre activement – c'est le sens du mot « obéir » – à l'appel de la Parole qui éveille en nous la loi intérieure de l'amour.

Enfin, Moingt nous a aidés à comprendre cette « Parole de Dieu » comme un vaste projet d'humanisation. Il n'est alors pas étonnant qu'elle rejoigne les aspirations les plus authentiques de l'individu telles que la philosophie les exprimait déjà au temps de la prédication de Jésus lui-même. Cette écoute congénitale de la foi et de la raison s'est inscrite dans notre culture occidentale. C'est elle qui, à mon sens, se cherche si difficilement dans les réformes actuelles touchant au cours de religion. *Écouter* la Parole de Dieu, c'est entrer dans son projet d'humanisation sous la forme d'une alliance – dont j'ai rappelé la centralité dans le judéo-christianisme ; et dans la mesure où ce projet vise à établir une communion spirituelle universelle, il porte en lui les valeurs que célèbre volontiers notre culture, même « laïque ». Malgré de nombreuses erreurs passée et présentes, il revient néanmoins au christianisme de les y avoir déposées. Tout acteur pédagogique peut s'en souvenir lorsqu'il s'emploie à aider nos jeunes à réussir leur vie.

Jean-Pol GALLEZ

Mons – 19 janvier 2017

Marche-en-Famenne – 2 octobre 2017

Orval et Maredsous – 27-28 novembre 2017